

—Oui, en effet.

—Celui-ci, madame, est M. Mabillon, le notaire.

—Ah !

—Le docteur Abel et M. Mabillon ont été les témoins de M. Clavière à son mariage.

—Ainsi, se dit Mme Joubert, c'est bien une veuve.

Elle reprit à haute voix :

—Monsieur Gaudry, elle s'est mariée fort jeune ?

—Elle avait dix-huit ans, peut-être dix-huit ans et demi, c'est le bon âge. C'est, dit-on, une fort jolie personne.

—Oui, elle est admirablement belle. On lui donnerait à peine vingt ans.

Le notaire réfléchit un instant.

—Elle est dans sa vingt-deuxième année, répondit-il, car son mariage remonte à trois ans, à pareille époque de l'année.

Mme Joubert reprit :

—Vous êtes sûr, fit-elle, vous êtes bien sûr que son mariage date de trois années ?

—Oui, madame, ma mémoire m'est absolument fidèle.

—Oui, cher monsieur Gaudry, elle a un enfant, un fils, et cet enfant n'a que deux ans, elle-même me l'a dit.

—En effet, dit le notaire, je ne me trompe pas, c'est bien il y a trois ans à pareille époque.

—Vous ne comprenez pas, monsieur Gaudry, avec quels sentiments je suis aux prises en ce moment ; mais j'ai en vous la plus entière confiance et je sais que la confiance que je vais vous faire restera entre nous ; eh bien, monsieur, mon fils s'est éperdument épris de Mme Clavière et il veut l'épouser.

—Ceci devient sérieux, madame, et je comprends vos inquiétudes maternelles.

—Oui, n'est-ce pas ?

—Je vous le répète, madame, je ne connais pas Mme Clavière, mais ce que je sais d'elle me la fait admirer. Et d'abord, quand une femme, que ce soit Mme Clavière ou une autre, a pour amis, pour soutiens, pour protecteurs des hommes comme MM. Chevrit et Mabillon, elle est placée si haut que la malveillance ne peut plus l'atteindre.

—Alors, vous concluez ?

—L'amour est une force contre laquelle rien ne résiste, laissez faire M. Edmond Joubert, madame, il n'aura pas à s'en repentir.

Mme Joubert resta un instant pensive, la tête inclinée.

—Monsieur Gaudry, reprit-elle, en le regardant fixement, vous connaissez mieux Mme Clavière que vous ne voulez le dire ; que savez-vous d'elle, dites-le moi ; il s'agit du bonheur et de l'avenir de mon fils.

—Mon Dieu, madame, je ne sais ce que vous devez savoir vous-même.

—Mais mon fils et moi nous ne savons rien, rien... Mais sa vie mystérieuse me rend perplexe.

—Cependant, vous n'ignorez pas comment Mme Clavière s'est mariée.

—Je l'ignore absolument.

—En vérité ! Mais il y a là, madame, tout un drame dont les scènes se sont passées tout près de Vaucresson, dans le bois de Saint Cucufa et au hameau de la Jonchère. Est-il possible que vous ne sachiez pas que Mme Clavière s'est mariée quelques mois avant la mort de son mari ?

—Il me semble, monsieur, que vous réveillez en moi un vague souvenir.

—Ce fut un mariage un peu étrange.

—Célébré à la Jonchère, je me souviens. Il y avait eu un duel un peu après.

—Dans lequel M. André Clavière fut mortellement blessé.

—Clavière, André Clavière... Il m'avait semblé que ce nom ne m'était pas tout à fait inconnu, que je l'avais lu ou entendu prononcer quelque part ; mais c'était si vague, si nuageux. Et puis, j'étais à cent lieues de penser que notre voisin de Vaucresson pût être cette jeune femme devenue veuve dans des circonstances tragiques.

—Pourtant, madame, tous les journaux, à cette époque, par-

lant du duel de Saint-Cucufa, ont été remplis du nom d'André Clavière.

—Il y a trois ans, monsieur Gaudry, lorsque ces événements dramatiques ont eu lieu, nous étions en Amérique, mon fils et moi.

—En effet, je me rappelle ce voyage ; vous êtes restés près de huit mois aux États-Unis.

—De ces événements dont nous parlons, il ne nous est parvenu qu'un faible écho, et cela explique qu'ils se soient effacés de ma mémoire et de celle de mon fils.

—Enfin, madame, vous le voyez, votre jeune voisine a été cruellement éprouvée.

—C'est vrai. Pauvre jeune femme ! Mais elle ne parle de son malheur à personne.

—Il y a de ces choses qu'on aime à garder pour soi.

—Savez-vous si Mme Clavière est d'une bonne famille ?

—Surce point je ne saurais vous renseigner. Je crois avoir entendu dire qu'elle était pauvre, qu'elle avait été ouvrière ou demoiselle de magasin.

—Alors la petite fortune qu'elle possède lui viendrait de M. Clavière ?

—Cela doit être.

—Mais ce duel, monsieur Gaudry, qui a été si funeste à M. Clavière, quelle en a été la cause ?

—On ne l'a pas connue exactement ; autant que je puisse me souvenir, les récits des journaux ont été contradictoires ; les uns ont dit blanc, les autres rouge ; de sorte que l'exacte vérité a bien pu rester sous le boisseau. Peut-être les journalistes ont-ils été priés de cacher la vérité ou même payés pour cela ; car je suis convaincu qu'avec leur adresse habituelle et leurs moyens d'informations, qui les rendent souvent supérieurs aux meilleurs agents de police de sûreté, rien de ce drame n'a pu échapper à leurs investigations.

Maintenant, je serais fort embarrassé pour vous répéter ce qui a été dit dans un sens ou dans l'autre, je ne me souviens plus.

—Vous rappelez-vous qui était l'adversaire de M. Clavière ?

—Oh ! cela, oui. C'est un jeune homme bien connu dans le monde où l'on s'amuse, un de ces viveurs qui mènent la vie à grandes guides, qui a fait et fait encore beaucoup trop parler de lui.

—Vous l'appellez ?

—Le baron de Simiane.

—Oh ! le baron de Simiane ! En effet, il est célèbre par ses folies, les scandales qu'il cause, les vilaines aventures dont il est le héros ; c'est un coureur de ruelles et un joueur effréné. Cet hiver on a parlé de lui devant moi ; on disait qu'il avait perdu la veille, au baccara, cent cinquante mille francs. Et l'on ajoutait : "—Après avoir mangé la fortune qui lui venait de son père, il fait coup sur coup de fortes brèches à celle que vient de lui laisser sa mère. Au train dont il y va, il n'en a pas pour plus de deux ou trois ans."

Il a une jeune sœur, paraît-il, à peine âgée de quinze ans, qui est encore au couvent. On pleignait fort cette jeune personne.

—Et l'on avait raison, madame ; la pauvre jeune fille ne sait rien encore, sans doute, mais on ne pourra pas lui cacher toujours la conduite de son frère ; alors elle souffrira beaucoup d'être la sœur d'un homme ayant une aussi mauvaise réputation que le baron de Simiane.

—Monsieur Gaudry, vous avez éloquentement plaidé devant moi la cause de Mme Clavière ; vos paroles m'ont émue. Cependant, je ne vous le cache point, je suis affligé, oh ! très affligé de ce que le nom de Simiane se trouve mêlé à ce drame dont elle est l'héroïne.

—Mais, madame ..

—Je vous assure que cela lui fait un tort considérable dans mon esprit. La cause de ce duel restée inconnue... Cela me donne à réfléchir et beaucoup à penser. Enfin il y a dans cette affaire une obscurité qui demande la clarté.

—Mon Dieu, madame, très souvent, un duel entre jeunes